

Crise sanitaire ou climatique : quand le déni empêche de réagir

par Olivier Bernard, psychanalyste à Paris

(Tribune envoyée au journal *Le Monde* le 13 04 2020, non publiée)

Un certain déni a probablement retardé l'action au tout début de la crise du coronavirus, en empêchant de prendre la mesure du drame à venir. Un déni analogue semble inhiber aujourd'hui toute prise de décision réellement adaptée à l'ampleur de la crise écologique.

Le cri d'alarme lancé le 12 mars par des journalistes français confinés en Italie et témoins de l'épidémie virale en cours était exemplaire. Ils constataient une « *progression fulgurante de la maladie* », une « *situation tragique dans les hôpitaux* », mais un « *décalage spectaculaire entre la situation [...] dans la péninsule et le manque de préparation de l'opinion publique française à un scénario, admis par l'énorme majorité des experts scientifiques, de propagation importante, si ce n'est massive, du coronavirus* ».

Ce « *décalage spectaculaire* » évoque le déni. L'écart entre la réalité de l'épidémie et sa perception s'est ensuite comblé et le danger est apparu pour ce qu'il était. Partout dans le monde, les hommes d'état qui au début fanfaronnaient sont vite redescendus sur terre.

Depuis les débuts de la psychanalyse, le déni interroge. Comment à la fois savoir quelque chose, reconnaître une vérité évidente, et en même temps, ne pas la reconnaître, la dénier ? Freud estimait que cette tendance à faire cohabiter en son psychisme deux affirmations contradictoires, savoir et ne pas savoir, était commune.

Etre en mesure de dénier une vérité claire est déjà en soi un phénomène déroutant, proche de l'hallucination. De plus, maintenir en sa psyché le déni d'une vérité et sa reconnaissance, sans que ces deux attitudes opposées ne s'influencent l'une l'autre, paraît assez extraordinaire. C'est pourtant ce que fait chacun, écrit Freud, notamment dans un cas bien précis : face à sa propre mort. Dans un texte remarquable de 1915, *Notre rapport à la mort*, Freud avance l'idée que, d'ordinaire, chacun sait qu'il est mortel... en même temps qu'il ne le sait pas.

En partant de là, il paraît envisageable de construire un modèle simplifié, en trois temps, de l'évolution du déni face à un danger croissant. Le 1^{er} temps serait celui de la vie quotidienne, sans crise particulière, où chacun est confronté au fait que vivre fait par définition courir le danger de mourir. Mais comme l'idée de mourir est pénible, pour se protéger de cet événement, on le remet à plus tard, le plus tard possible, jusqu'à finir par dénier son caractère inéluctable, bref jusqu'à se croire immortel. En temps normal, ce déni permet, dans une certaine mesure, de mettre sa mort à distance et de vivre plus légèrement.

Le 2^{ème} temps, c'est quand se manifeste une crainte face à un accroissement soudain du danger, comme lors des premières manifestations d'une crise sanitaire ou climatique. Là, de façon inadaptée, le déni de sa mort, qui est devenu une habitude lors du 1^{er} temps, persiste au lieu de se dissiper. Et il rend aveugle. Ne pas tenir compte de la menace vitale grandissante, réelle, permet de continuer de rêver qu'aucune menace ne peut jamais atteindre nos vies, quoiqu'il arrive. La réalité du risque liée à la crise est déniée car elle renvoie à notre propre risque mortel qu'il s'agit surtout d'oublier. Tout pour maintenir une illusion d'immortalité.

Au 3^{ème} temps, la menace est trop grande, elle emporte tout sur son passage. Le déni vole en éclat, la vérité de la catastrophe apparaît sans voile. Le caractère dramatique s'impose dans toute sa dureté.

Comme en cas de guerre, ou au pic d'une pandémie. Evoquant l'hôpital en ces temps difficiles, un médecin urgentiste livrait son témoignage dans Le Monde du 31 mars (cf. le *Journal de crise des blouses blanches*) : « *Le corps médical [...] habituellement [...] se croit quasi immortel.[...] Aujourd'hui, nous sommes tout autant menacés que les autres [...], le mythe de l'immortalité tombe.* »

Lors de ce 3^{ème} temps, la mort devient banale, elle peut toucher tout le monde et survenir à tout moment. Même si l'on en réchappe, par exemple ici que l'on n'est pas gravement contaminé par le SARS-CoV-2 – situation de loin la plus courante -, côtoyer la mort de près la rend indéniable. Dans *Notre rapport à la mort*, Freud soutient que, dans les tranchées de la première guerre mondiale, voir tomber sous les balles tant de compagnons d'arme juste à côté de soi abolissait la capacité de chacun à dénier sa propre mort, même quand par miracle on était épargné.

Le 2^{ème} temps est le plus intéressant à repérer car si le déni était neutralisé à ce moment-là, une action d'autant plus efficace que précoce pourrait être engagée. Le déni, qui trompe en minimisant l'intensité du danger à venir, participe par l'inaction qui en découle à l'aggravation de ce danger. Chacun sait que dénier sa virulence n'est pas la bonne attitude à adopter mais on ne peut s'empêcher de faire comme si tout allait bien. Au début de la crise du coronavirus, cela s'est vu dans beaucoup de pays où le premier réflexe fut souvent de prendre ce risque sanitaire à la légère, en entretenant une forme d'insouciance ou de fatalisme. Avant que la vérité ne s'impose.

Le déni est sans doute un des facteurs qui s'oppose actuellement à la mise en place d'une action solide contre la crise environnementale. Avec le changement climatique, nous en serions au 2^{ème} temps, voire au 3^{ème} par moment (l'exemple des feux récents en Australie, dont l'ampleur sidérante a ouvert les yeux, est édifiant). Malgré des alertes de plus en plus sévères, une grande partie de l'humanité continue de dénier la gravité de la crise annoncée.

Serions-nous pris dans une gigantesque hallucination collective dont il serait impossible de sortir ? Regarder la vérité en face pour agir sérieusement, comme on le fait aujourd'hui dans cette pandémie au prix de changements radicaux et de grands efforts : il n'y a pas d'autre option face à la crise écologique, nous le savons. Alors, combien de temps allons-nous encore accepter de nous soumettre à ce malin déni ?